

L'avenir du bonheur

Tho Ha Vinh

Depuis 2008, le Bonheur National Brut (BNB) est inscrit en tant qu'objectif de l'État dans la constitution du Bhoutan. C'est un instrument de mesure, un outil philosophique de configuration de la vie humaine des uns avec les autres. L'idée du bonheur au Bhoutan et le cheminement de Tho Ha Vinh jusqu'à l'Institut de recherche sur le bonheur.

J'aurai 62 ans cette année et j'appartiens ainsi à une génération qui a vécu la guerre du Vietnam adulte. Mon père était vietnamien et j'ai donc vécu plus intensément cette guerre. Par chance, je n'étais pas au pays, car comme diplomate, mon père était à l'étranger. Malgré tout cette guerre a fait une impression profonde sur moi. En 1968, j'étais étudiants à Paris. Je partageais l'espoir de beaucoup de jeunes êtres humains que nous pouvions changer le monde par un engagement politique, et je partageais avec beaucoup l'illusion de fait que ce n'était pas si aisément possible. Certes du côté de mon père, j'étais issu d'une famille bouddhiste — ma mère française n'avait aucun rapport particulier avec la religion — tout de même, je tenais la religion vraiment éloignée. Je pensais que l'engagement politique fût plus important qu'une valeur religieuse. Ensuite j'ai rencontré de nouveau la spiritualité orientale en Inde. Je faisais une randonnée dans les montagnes de l'Himalaya et je m'égarai. Aujourd'hui on y fait là-bas des randonnées guidés, à l'époque c'était une région infiniment déserte. Ainsi en vins-je effectivement à penser que je dusse mourir seul en montagne. C'est alors que je réalisai une expérience inattendue. J'eus une expérience, qu'il existait une autre dimension. Ce fut une grande et profonde surprise. J'étais au milieu de nulle part. La nuit tomba, je pensai que c'était fini. C'est alors que je ressentis une brèche intérieure, comme si quelqu'un se trouvait soudainement devant moi. Il me conduisit au village le plus proche, à deux heures de distance à pied. Ce fut le commencement d'une quête intérieure.

Devais-je devenir moine ? Mais les expériences que j'avais faites auparavant, que l'on devait changer le monde, ne me laissaient aucun repos. C'était cette interrogation qui me mettait en mouvement alors que j'avais 18 ans et qui me motivent encore aujourd'hui, 40 ans après : comment relie-t-on la transformation intérieure et celle sociale ? Avec elle, toujours, je revins en Europe, car ma future épouse m'attendait à Vienne.

L'anthroposophie sur la route

Je me rendis à Vienne et décidai d'étudier la médecine, parce qu'on pouvait remettre ensemble ce qui est intérieur et ce qui est extérieur. Parce que j'avais achevé mon baccalauréat à l'école française de Vienne, je fus classé à l'Université de Strasbourg. Peu avant mon voyage vers Strasbourg, je rendis visite à un ami dont j'avais fait la connaissance en Inde. Il était traité par une femme à cause de problèmes psychiques. Elle pratiquait l'eurythmie curative. Je ne connaissais ni Rudolf Steiner, ni l'eurythmie, mais je vis alors les exercices d'eurythmie curative. Cela m'impressionna et alors que je parlai de me rendre à Strasbourg, elle me dit : « Sur la route, il y a Bâle et Dornach, vous pouvez visiter le *Goetheanum* ».

C'est ainsi qu'à l'été 1970, j'arrivai au Goetheanum. J'avais lu sur un prospectus de formation une citation de Rudolf Steiner qui avait le sens suivant : « Dieu eurythmise et crée la forme humaine. » Cela sonnait bien ! En dehors de l'eurythmie curative dans ma chambre de Vienne, je n'avais jamais vu d'eurythmie, pourtant le même jour je m'assis côte à côte avec Elena Zuccoli, la directrice de l'une des deux écoles d'eurythmie. Nous nous entretenmes des heures durant. Une rencontre merveilleuse, d'où résulta une étude de l'eurythmie et de l'eurythmie curative. Je n'avais aucune tenue d'eurythmie, mais d'un voyage en Égypte, j'avais ramené une djellaba noire. Je la portai le premier jour de cours, à la surprise de tout le monde. — Une image de mon ignorance d'alors. La question de savoir comment réunir le renouveau intérieur et celui social, resta conservée. La pédagogie est une bonne solution, pensai-je, car si l'on éduque la prochaine génération, on fait quelque chose pour le futur. Je devins enseignant Waldorf. Ensuite j'entendis parler de Camphill et

de sa vie communautaire et je me rendis avec ma famille, nous avons deux enfants, dans une communauté Camphill et j'appris à connaître et à aimer la pédagogie curative.

Lorsque l'*ethos* communautaire originel décrût, on commença à compter les cours, à obtenir un revenu personnel, cela devenait pour moi trop « bourgeois ». J'entendis parler de la Croix-Rouge et de son engagement international dans les crises et sur les terrains de crise. Des circonstances singulières menèrent à ce que je devinsse directeur du département de formation du Comité International de la Croix Rouge [CICR]. Celui-ci était représenté dans 182 pays et il avait des centres de formation partout. Ma tâche consistait à organiser ces formations.

Avant qu'il ne soit trop tard

Comment peut-on préparer des êtres humains de sorte qu'ils puissent résister dans ces lieux dangereux ? De nouveau, une question d'intérieur et d'extérieur. Je pus reprendre sous un autre jour beaucoup de ce que j'avais appris en pédagogie curative et aussi en eurhythmie. En même temps, je ressentais la pulsation du monde. Afghanistan, Darfour, Pakistan, ces lieux je les ai visités pendant sept ans. Aussi enthousiasmé que j'étais par mon travail, le sentiment ne me quittait pas d'arriver toujours « trop tard ». Le CICR arrive lorsque la guerre a éclaté, c'est comparable à une intervention des pompiers. Je fis l'expérience de nombreux visages physiques de la violence. Mais derrière eux, il se trouve toujours une violence structurelle, une violence qui se trouve plus profonde. La manière dont notre monde est organisé porte la violence en elle. Qu'est-ce que cela veut dire ici de prévenir ? Cette question ne me quitta plus. Que sont les idées, les modèles alternatifs, qui ont la portée d'organiser autrement la vie en commun, de sorte que l'on puisse appréhender la violence à sa racine. Ensuite je devins attentif au Bhoutan et à son idée de Produit National de Bonheur (PNB). Le gouvernement voulait fonder dans le pays un institut pour cette idée et on me proposa d'en prendre la direction. C'est ce que je fais depuis un an et de nouveau se repose la question au centre : « Comment peut-on faire se rencontrer la formation de conscience et la transformation sociale ? »

L'injuste au quotidien

Depuis les années 70, nous consommons plus de ressources que la Terre ne peut en mettre à notre disposition, nous vivons au-dessus de nos moyens. Entre temps nous consommons 1,6 fois de ce que la Terre produit. Cette crise écologique est en même temps une crise économique et morale, car c'est une crise du partage. Trois milliards d'êtres humains vivent avec moins de 2,5 \$ par jour, 40% de la population mondiale consomment 5% de la richesse et 20% des plus nantis consomment 75% des ressources. Vingt-deux mille enfants meurent de pauvreté et de faim chaque jour. Nous n'avons jamais été aussi riches, en tant qu'humanité, et en même temps le partage est incroyablement injuste. En tant qu'habitants de l'Europe, nous appartenons bien sûr aux 20% des privilégiés. Ce sont des chiffres de 2005 provenant de la Banque mondiale, qui compte absolument en étant conservatrice. Des chiffres derrière lesquels se trouve une incommensurable souffrance humaine. — Chaque année, un million d'êtres humains se suicident. Il n'y a en cela aucune relation entre pauvreté et taux de suicide. Au contraire, des pays riches ont un taux de suicides plus élevé que les pays pauvres. Ainsi selon l'OMS, le taux de suicides en Suisse, par exemple, est dix fois plus élevé qu'en Arménie. Quand on réfléchit que pour chaque suicide, on compte huit à dix tentatives, le taux s'élève de manière angoissante. À l'exception des décès des guerres mondiales, il meurt avec cela beaucoup plus d'êtres humains de leurs propres mains que par violence et ce sont en majeure partie des jeunes gens. Qu'est-ce cela dit sur nous, les êtres humains qui ont contribué à façonner ce monde. Quelle incapacité personnelle devons-nous envisager en nous, lorsque tant de jeunes gens ont le sentiment que cela ne vaut pas la peine de vivre cette vie. C'est bouleversant.

Le dogme de la croissance économique

Le cœur du problème nous le rencontrons dans le système économique, un système qui s'est formé avec Bretton Woods et d'autres choses après la seconde Guerre mondiale. S'est installé alors le credo qu'un plus en revenu est bon par principe. À partir de la détresse de la guerre, cela se comprend. La croissance en tant que remède universel a été à peine remise en question. Les partis

de toutes orientations et convictions politiques, c'est égal que le président soit blanc ou noir, sont tous unis en cela pour proclamer que la solution, c'est la croissance. Avec cela la croissance, c'est le problème et c'est une illusion qu'un plus en revenu signifie aussi un plus de bonheur. Quand on souffre de manque, évidemment qu'avec un revenu plus élevé, la satisfaction croît, mais déjà avec un niveau moyen, une croissance en bien-être matériel n'a aucune influence sur le sentiment de bonheur. Si l'on compte la satisfaction de vivre avec la consommation des ressources, dans l'empreinte d'un pays, il se révèle par exemple que les êtres humains aux USA sont à peine plus heureux que ceux de Cuba, quoique les êtres humains à Cuba ne consomment qu'une petite fraction des ressources [de plus l'embargo économique se poursuit toujours pour Cuba, *ndt*]. Si l'on prolonge ensuite ce dogme plus loin, en affirmant que tous les pays sont censés atteindre ce bien-être élevé en consommant les biens de la nature, nous ne consommerions pas 1,6 fois la Terre, mais quatre fois plus. En Inde, au Brésil et en Chine, se forme une vaste classe moyenne qui ne trouve rien d'autre à quoi aspirer ardemment que l'*american way of life*. Qu'en serait-il si plus d'un milliard d'Indiens possédaient, comme en Europe, 0,6 véhicule par tête ? Ce ne serait pas mauvais, parce que ces autos ne pourraient que rester sur place.

Recensement de chiffres

Nous comptons le développement et le bien-être avec des indicateurs qui ne disent rien de ce qui rend une vie digne d'être vécue. Si l'on abattait tous les arbres de la Suisse, le PNB [Produit National Brut] monterait sans doute énormément. Aucun chiffre dans les statistiques ne donnerait à reconnaître aux Suisses ce que la Suisse eût ainsi perdu. Il n'est donc pas étonnant que pendant la guerre le PNB monte pareillement. On produit des armes, beaucoup de biens très chers. Ce qui confère à la vie sens, bonheur et satisfaction, ne se trouve carrément pas dans les chiffres. Mais parce que nous nous appuyons sur des chiffres dans nos décisions et formations d'opinion, il est important de trouver les chiffres corrects, et les méthodes correctes de mesure. « *What we count, counts [ce que nous comptons, compte, ndt]* », dit-on en anglais. Ici repose la raison du pourquoi je m'étais décidé à aller au Bhoutan. Car le Bhoutan est le premier pays, qui a transposé autrement son système national de mesure du PNB au BNB. — En Allemagne cela veut dire « offrir de l'attention », en français on dit « *Prêter attention* » [en français dans le texte, *ndt*], il est donc toujours question de valeur. Nous orientons notre attention sur ce qui nous promet une valeur. Cela vaut plus que jamais, car l'économie *internet* signifie économie de l'attention. C'est entre temps un plus grand domaine que l'économie des choses. Tant est importante l'attention des investisseurs. Nous remarquons une dématérialisation de l'économie. Parce qu'il s'agit d'attention, elle menace de plus en plus d'être déterminée de l'extérieur. Le contenu de l'attention absorbe pour ainsi dire l'attention. Elle-même en est perdue. C'est pourquoi, il vaut de se faire restituer cette puissance si centrale de notre attention, de redevenir maître chez nous. En général, il vaut d'en appeler à l'exhortation que le virage social n'est pas possible sans un virage intérieur. Les systèmes dans lesquels nous vivons, sont en effet un produit de nos idées, sentiments et actes. Ils ne sont donc aussi rien d'autre qu'une intériorité tournée vers l'extérieur. Ce sont des états de conscience matérialistes. C'est pourquoi, si nous voulons changer quelque chose au système, sans en changer les sources, à partir desquelles il est né, le changement reste superficiel et sa durée de vie brève. Un nouvel ordre social ne peut naître que si les processus à partir desquels le social croît deviennent conscients.

Anciens paradigmes

L'être humain est placé au-dessus des autres êtres vivants
et peut en (més-)user.
Individualisme et aliénation
Survie du plus fort
Mon bonheur dépend de ce que je possède
Accumulation de capital
Le PSB (Produit Social Brut)
est la mesure du progrès.

Nouveaux paradigmes

Tous les êtres vivants sont dépendants
les uns des autres.
Compassion
Collaboration
Mon bonheur dépend du bonheur de tous
Partage équitable
Le BNB (Bonheur National Brut)
est la mesure du progrès.

Le bonheur du Bhoutan

Il y a partout dans le monde des initiatives pour déployer une nouvelle vie sociale dans ce sens. Mais le Bhoutan est le seul et unique lieu au monde où cela se produit à la dimension du pays, où progrès et bien-être sont pensés autrement. Le Bhoutan n'a que 700 000 habitants, mais c'est cependant un pays. C'est un miracle, car tous les autres duchés et royaumes aux pieds de l'Himalaya ont été avalés par l'Inde ou la Chine. J'ai le sentiment que c'est comme si le monde spirituel avait posé sa main protectrice sur ce minuscule pays, afin que puisse naître là comme un travail social. Cela a commencé avec la vision du jeune quatrième roi du Bhoutan, qui monta sur le trône à l'âge de 17 ans. Lors d'un voyage en Inde, un journaliste lui demanda, avec un peu de condescendance, comment il se faisait que le PNB du Bhoutan était si mince. C'est alors que le roi répondit que c'était parce que le BNB était plus important. Le roi lui-même ne put expliquer d'où cette idée lui était venue. Ce fut le commencement d'une évolution merveilleuse. En 2006, à l'âge de 52 ans, il abandonna le trône pour rendre possible une démocratie dans le pays. Au printemps, eurent lieu déjà la seconde élection. Le ministre-président appelle à présent cela la philosophie qui conduit le Bhoutan depuis 40 ans et qui se fonde sur la conviction qu'un développement doit servir un objectif. Il ne doit pas suivre une croissance illimitée. Un développement se produit dans des limites, naturelles et sociales. Le BNB est fondé sur la conviction que le développement doit être centré sur l'être humain et doit donner à l'individu ce qui est le plus important pour lui, et c'est le bonheur. Nous croyons que le bonheur peut être atteint, lorsque ce que le corps et l'esprit ont besoin, se trouve en équilibre. — Une question qui surgit, c'est : pourquoi le « bonheur » ? Cela semble être un concept superficiel ? Ce par quoi déjà Aristote désignait le bonheur comme le but de la vie. Il est important de comprendre que le concept de « bonheur » est né dans l'espace bouddhiste. Deux concepts y jouent un rôle important : « *Dukkha* » signifie souffrance, la douleur fondamentale de l'être. S'y oppose « *Sukha* », la faculté de métamorphoser la souffrance en bonheur. Cela ne veut pas signifier une satisfaction ni une prospérité superficielles, mais au contraire une énergie de transformation, qui est domiciliée dans l'esprit humain et qui peut métamorphoser la souffrance. C'est pourquoi le « bonheur » fut aussitôt compris pour les êtres humains du Bhoutan. « Qu'est-ce que le bonheur ? », demandait-on souvent au ministre président du Bhoutan ?

« Nous avons clairement fait la distinction entre le concept de « bonheur », au sens du BNB, et le sentiment superficiel et agréable de « se sentir bien », qui est trop souvent identifié avec lui. Nous savons que durablement, à la longue, un bonheur authentique ne peut pas exister, si d'autres souffrent. Il ne peut naître que si nous sommes au service des autres et si nous vivons en harmonie avec la nature. Cela ne peut se déployer que si nous réalisons au plus profondément en nous la sagesse personnelle et notre essence vraie. »

« Le grand bonheur national » signifie créer un champ social, qui soutient la réalisation de soi. Il a une dimension intérieure, sociale et écologique. Du philosophe hindou Shantideva provient cette phrase : « Toutes les souffrances de ce monde proviennent de l'effort au bonheur personnel, tout le bonheur de ce monde provient de l'effort d'aider les autres à atteindre le bonheur ». Avec le BNB, il ne s'agit pas d'un effort égoïste. Ainsi cela appartient au Bhoutan qu'il apparaît lors d'un sondage que plus de 90% des Bhoutanais donnent plus de 10% de leurs impôts. C'est beaucoup ! Les nations industrielles donnent moins de 0,5% de leur budget pour les pays en développement.

Nous eûmes récemment un atelier de travail intensif sur le BNB à Thimbhu. Le gouverneur de l'Orégon y prit part et promit, d'introduire à l'avenir dans son État, la mesure analogue à celle qui est réalisée par le BNB. Il souhaitait impliquer également cinq autres gouverneurs des USA. Il y avait des directeurs d'entreprises et en particulier le directeur de la fabrique de cosmétiques brésilienne « *Natura* », qui veut obtenir que le modèle d'entreprise soit mis à l'index du bonheur. J'ai le sentiment que le temps est mûr. Les symptômes angoissants de notre présent sont en même temps une chance. Beaucoup d'être humains s'éveillent. Ils comprennent qu'il s'agit d'une révolution de conscience. Nous sommes en un point du développement où un saut quantique se

trouve devant nous. Des changements il y en aura en tout cas, car cela ne peut pas continuer ainsi. Nous pouvons progresser en souffrant ou au travers de la conscience. Par conséquent, la question n'est pas de savoir si quelque chose change, mais au contraire de savoir si on arrive à changer quelque chose à partir de la conscience.

Das Goetheanum, n°25/2013.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Tho Ha Vinh dirige l'Institut pour le Grand bonheur national au Bhoutan. C'est un lieu où l'on peut apprendre à fréquenter le Bonheur National Brut, où l'on peut faire l'expérience de sa réalisation et où l'on peut planifier des projets pour sa réalisation.

Combien y a-t-il de bonheur dans une société ?

Questions au Bhoutan posées à chaque habitant au sens du BNB :

1. **Santé d'âme** — Comment ressentez-vous la vie, comment êtes-vous satisfaits de vos situations de vie corporelle, d'âme et d'esprit ? Méditez-nous souvent ?
2. **Standard de vie** — Pouvez-vous combler vos désirs et objectifs ? Avez-vous des soucis financiers ? Le revenu est-il convenablement réparti ? (Plus le revenu est inéquitement partagé, davantage malheureux sont les êtres humains, et aussi les riches).
3. **Bon gouvernement** — La population s'engage-t-elle en politique ? La liberté règne-t-elle ? Le gouvernement est-il exempt de corruption ?
4. **Santé** — Combien de jours avez-vous été malade l'an passé ? Comment vous sentez-vous au plan corporel ? (la santé est gratuite au Bhoutan).
5. **Formation** — Combien a-t-on étudié ? Combien d'élèves passent les tests ? Combien achèvent leurs études ? Combien d'êtres humains sont-ils analphabètes [ne savent ni lire, ni écrire, *ndt*] ? (moins de 5% au Bhoutan).
6. **Intensité de la vie communautaire** — Combien de temps passe-t-on en famille ? Existe-t-il une vie associative et des rencontres culturelles ?
7. **Multiplicité culturelle** — L'identité culturelle a-t-elle continué de se développer ? Connaît-on et maîtrise-t-on les pratiques traditionnelles ? S'engage-t-on dans des organisations culturelles ?
8. **Utilisation du temps** — Qu'en est-il de l'équilibre « travail - vie », combien de temps passe-t-on au ménage, dans la famille, pour les violons d'Ingres ? Combien de temps consacre-t-on aux autres (service volontaire) ?
9. **Multiplicité écologique** — Qu'en est-il de la diversité des espèces ? Les êtres humains assument-ils une responsabilité pour leur environnement ? (Le Bhoutan s'est engagé, pour 2020 à avoir 100% de son agriculture en biologie.)